

Daniel Barbez

La station 32

*

* *

La station 32 de Meerse ressemblait à un bunker oublié, en plus sinistre. Sur la façade décrépite, malgré les tags, on devinait encore deux chiffres peints en noir sur le béton nu, énormes.

- Get up, stand up : stand up for your rights...

Requiem s'approchait lamentablement du quai désert. Ce foutoir de bric et de broc flottait, mais, pour autant, méritait-il encore d'être appelé péniche ?

- Get up, stand up : don't give up the fight...

A l'avant, le haut-parleur de l'interphonie braillait. L'ampli, poussé à fond, ne restituait qu'un dégueulis confus de basses.

Le cul de la fille se trémoussait. Elle portait une salopette à bavette qui avait dû en voir bien d'autres. Sa tignasse disparaissait sous une casquette publicitaire décolorée qu'elle portait visière sur la nuque. Des gants de cuir trois fois trop grands achevaient d'alourdir sa silhouette. Pourtant, son geste quand elle lançait l'amarre avait laissé s'épanouir une délicieuse bouffée de lascivité. Dans l'air, le câble avait dessiné un signe dédaigneux à l'adresse du bollard sur le quai, qui semblait les mater, lui et la fille. La corde s'était abattue avec précision sur le crâne de fonte, avait saisi le cou et maintenant que la fille étalait de toutes ses forces, le buste du vieux voyeur en restait comme stupéfait.

Déjà, Noé courait sur les écoutilles pour saisir une des élingues qui pendouillaient sous la station.

- Si c'est pas trop demander, tu t'occupes des cabestoches pendant que je me coltine le découplage.

Il avait les nerfs en pelote, Noé. Ça l'agaçait de voir cette meuf parfaitement zen même au milieu des pires emmerdes. La télécommande du système de découplage était h.s. comme presque tout sur cette connerie de 32. Il allait falloir empoigner le lourd crochet de levage semblable à celui d'un palan, tirer le câble à soi jusqu'à ce qu'il y ait

assez de mou pour l'assujettir aux manilles du conteneur de fret, à "l'houle" comme on l'appelait encore en souvenir de la batellerie d'avant l'effondrement. Et comme si cela ne suffisait pas, il faudrait répéter la gymnastique aux quatre coins du chargement.

- Cool Raoul, y-a pas le feu à la cambuse, susurra Luce en s'éloignant sans cesser de balancer son petit cul avec ostentation.

Elle sauta à terre pour repérer la vanne qui laisserait le courant envahir les turbines des cabestans au moment de raidir les câbles. Si tout le processus se déroulait sans anicroche, on pourrait désolidariser la cargaison des vérins du propulseur et commencer à noyer les ballasts sous des centaines de tonnes d'eau. Le clinker âprement négocié à Antoining passerait la nuit sans moufter accroché aux suspentes en attendant qu'on le libère pour la poursuite du voyage.

On n'était même pas encore à Oudenaarde. L'usine de Sint-Kruis-Winkel semblait être le bout du monde. C'est sûr, le coup était jouable, mais pas gagné d'avance.

Sur le papier, le principe était simple. Les ferrailleurs zélandais excellaient dans l'art d'accommoder les restes : d'un automoteur RHK de treize cents cinquante tonnes promis au déchirage, ils vous faisaient un "hydropulsé" capable d'emporter la moitié de la charge "zonder externe energietoever", comme ils disaient.

En gros, un "hydro" c'était l'expression nautique du compromis à la belge. Half en half, je te partage le bateau en deux : une moitié pour le fret, l'autre moitié pour "l'agent propulseur" : de la flotte de chez flotte, en l'occurrence. De prime abord, ça paraissait débile de mettre la flotte dans le bateau. Jusque-là, on avait plutôt été habitué à mettre le bateau dans la flotte. Non ? Mais, à y regarder de plus près, disposer des six cent septante cinq tonnes "d'agent propulseur" gratos et utiliser le poids du chargement pour les pousser dans les tuyères du pulseur, c'était peut-être pas aussi con que ça n'en avait l'air. Le père Archimède pouvait se réjouir, Mad Max revisitait le sacro-saint principe.

A défaut d'entrepreneuriat conquérant, la construction navale avait déniché un ramassis de margoulins, moitié mécanos inspirés, moitié malfrats sans scrupule, pour traficoter les unités. L'astuce, au départ, avait été de proclamer sur tous les quais qu'il n'y aurait plus jamais de facture de carburant à honorer. Par ces temps de pénurie, pas de gasoil, ce n'était pas rien... Après, ce qui était moins alléchant, c'était la qualité du bidouillage. Pour les pièces de rechange, on pourrait toujours repasser.

Okay, zéro tune à la pompe, mais on restait quand même tributaire des Réseaux Locaux d'Énergie Partagée pour la recharge en électricité et, pour le ballastage "en

course”, fallait arrêter de fantasmer. La prise d’eau en avançant perturbait à ce point les qualités hydrodynamiques du rafiote qu’il fallait avoir des ambitions de sous-marinier pour oser l’entreprendre.

En permettant le remplissage pendant les haltes nocturnes, les stations de ballastage, installées de proche en proche, étaient censées pallier le blème, mais l’indigence de la maintenance rendait la manipe plutôt aléatoire.

Au final, sans casse dans le groupe pulseur et sans court-jus dans le câblage, on pouvait espérer faire sa trentaine de kilomètres dans la journée. Cette combine était un turbin de gagne-misère qui ne permettait à un bateau d’avancer qu’à force de coups de gueule et de coups de sang.

– Le bitoniau veut pas coopérer. Je fais quoi ?

Luce était sur le quai, accroupie, les fesses (au repos) sur les talons. Elle avait relevé les caillebotis du caniveau pour reluquer la vanne qui refusait de rester en position OPEN. Sa posture et les rangers à hautes tiges qui lui étranglaient les chevilles lui donnaient des allures de bédouine émancipée.

Sans se démonter Noé, lui indiqua la marche à suivre :

– Tu files un grand coup de pompe et si ça ne suffit pas, tu appliques le plan Z.

Par respect pour les grolles qu’elle affectionnait, Luce opta immédiatement pour la deuxième solution. Le plan Z était un truc drôlement pratique pour survivre dans le boxon généralisé. C’était le remède suprême, souvent brutal, après lequel on n’avait plus à se torturer le ciboulot. Elle empoigna la dalle de caillebotis et la coinça entre le bord du caniveau et le maneton de commande. Elle se releva et détailla le travail avec scepticisme.

– Ça ne tiendra jamais le coup.

La mise en œuvre du plan Z impliquait le respect scrupuleux de la règle d’irréversibilité qui le sous-tendait. Pour ne pas rester sur une solution boiteuse, Luce s’éloigna pour réapparaître en titubant quelques instants plus tard. Elle enlaçait un tronçon de poutrelle, à peu près aussi lourd qu’elle, dont elle se délesta avec soulagement au grand dam de la vantelle qui se le prit en pleine tronche.

– Maintenant, tu fous la paix, se contenta-t-elle de dire à l’adresse du mécanisme.

Elle regagna le bord et comme elle arrivait à la hauteur de Noé, elle laissa tomber :

– Le bitoniau a attrapé mal à la tête, faudra voir à laisser pisser quand tu auras le

plein.

Après, elle se déchaussa et descendit dans le logement.

La lumière du soir se perdait sous un dédale de cumulus obèses qui écrasait le paysage d'un mépris colossal. Noé s'était dégoupillé une canette de Nitro. Le flacon fluo à la main, il avait regagné la marquise. L'adaptation de la péniche avait bouffé les trois quarts du logement et les qualités de "femme d'intérieur" de Luce avaient fini de transformer la tôle en souk. La marquise était devenue le refuge de Noé, son fief, le seul endroit où il ne serait venu à l'idée de personne de venir l'enquiquiner. Depuis le fauteuil de moleskine, la vue sur la grande déglingue fluviale était imprenable et Noé était bien décidé à ne pas se la laisser prendre.

Il bascula le dossier et posa les pieds sur le tableau de bord. Une première gorgée de Nitro explosait son palais. Il déglutit nerveusement sans trouver son plaisir.

Sur l'autre rive, l'atmosphère était vert-de-gris. Noé pensa que ce gris-là devait gratter la gorge. Il ressemblait à celui des fumées lourdes qui s'échappaient de la buse de la buanderie quand, pour chauffer la lessive, on en était réduit à brûler des boues bitumineuses.

Il allait reprendre une lampée, lorsqu'une lueur vive vint frapper les chromes des instruments. Un rayon de soleil avait surgi de l'horizon déchiré, il courait sous les panses nuageuses et allumait des feux sur l'autre rive, dans le taillis de bouleaux qui squattait les hangars. C'était comme si, tout à coup, les écorces crépitaient. Cet embrasement si proche, si violent, tranchait sur les lointains sinistres du décor. Ce qui rendait l'instant surréaliste, c'était ce grand tourment d'arbres, de feuilles et d'herbes, cette agitation insensée qui saisissait l'arrière-pays. Si la météo avait dans l'idée de s'offrir une petite java, fallait voir à pas laisser Requiem sans chaperon. On n'avait pas placé tout son pactole dans ce foutu clinker, pour laisser la tirelire exposée aux lubies de la grande hystérique.

Noé se leva. Il allait mettre le premier pied dehors, quand la frousse lui tomba dessus. Là-haut, sous la nuée, quelque chose grimaçait ! L'instant d'avant, il y avait encore le fleuve, la rive en face, au loin le paysage et le ciel par-dessus ; maintenant la planète malade levait un front fiévreux et glissait irrémédiablement vers un nouvel accès de démence.

De la nuée sortaient des fumerolles qui tournoyaient dans l'air jusqu'à lécher le sol et la peau noire du fleuve se mit à frissonner. C'était comme si l'abrutie tentaculaire

voulait tâter la chair de sa victime avant de l'engloutir.

La canette de Noé glissa d'entre ses doigts. En touchant le sol, elle révéla l'énormité du silence. Aussi incroyable que cela puisse paraître, la timonerie semblait flotter sans bruit dans une fracture du temps.

Noé appela Luce. Sa voix était méconnaissable :

– Luce, viens voir.

En même temps qu'il disait cela, il se hâta vers les bras du fauteuil de pilotage comme un enfant court vers le giron de sa mère.

En bas, dans la cabine, Luce mettait le couvert. Toujours cool, la petite. Après le turbin, elle avait laissé tomber le bleu de chauffe et avait enfilé une chemise de Noé qu'elle n'avait pas pris la peine de boutonner. Le seul élément qui aurait pu voiler le balancement chaloupé de ses petits seins était le fil des écouteurs qu'elle s'était vissés dans les oreilles. Les décibels délicieusement toxiques que Bob Marley lui distillait la baignaient de ravissement : « One love, one heart let's get together and feel all right ». Luce ne demandait que ça.

D'une palette posée sur deux tréteaux, elle avait fait une sorte d'autel pour la célébration du soir. Chacune des choses qu'elle venait y déposer faisait l'objet d'une déambulation propitiatoire. Elle dansait, pieds nus sur le plancher de la cabine.

Depuis l'âge de quatorze ans, pour contrarier son monde, la fiote avait cessé de grandir. Elle en avait gagné un je-ne-sais-quoi de puénil qui lui donnait un peps incomparable. Hissée sur la pointe des pieds, elle venait de se pencher et le geste qu'elle avait fait pour déposer le couteau de l'autre côté de la table improvisée aurait fait pleurer de regret n'importe quelle statue de pierre normalement constituée.

Absorbée par son rituel, c'est à peine si elle avait entendu Noé qui l'appelait. Elle dut faire un effort : arracher les écouteurs, revenir de la Jamaïque, atterrir, tourner la tête...

C'est à ce moment qu'elle vit. Elle vit, au bout du logement, les marches, la porte entrouverte de la timonerie et, là-bas, derrière les vitres, étalée d'un bout du ciel à l'autre, la folie schizophrène qui s'avavançait. Était-ce l'effet de l'overdose de reggae, les tortillons qui s'échappaient des boursouflures du ciel ressemblaient à des mèches d'une crinière hirsute tournicotées à la manière rasta.

La petite se mit à trembler de tout son corps. Pousser la porte lui parut au-dessus de ses forces. Elle voulut appeler, attirer l'attention de Noé. Rien, pas un son ne sortait de sa bouche. Les écouteurs qu'elle avait gardés dans la main s'obstinaient à nasiller : Let's get together and feel all right...

Parce que la contemplation de la catastrophe annoncée l'accaparait totalement, Noé n'avait rien remarqué. Cloué dans son fauteuil, il répétait tétanisé :

– Luce, viens voir.

Elle s'agrippa à la rampe. Malgré ses efforts, elle perdait le contrôle : sa tête, ses bras, ses jambes, son ventre, ses seins menus ; tout son être tremblait. A son poignet, un bout de chaîne auquel elle avait accroché une grappe de médailles bleues se mit à tinter nerveusement.

Peut-être ce cliquetis allait-il agir comme un déclic sur l'esprit de Noé. Elle hurlait en silence qu'elle avait besoin de son épaule pour s'y blottir, mais lui ne bronchait pas.

Il se mit à parler fort comme si le plus urgent était de rassurer les écrans vides autour de lui.

– C'est... c'est une torn... une tornade ...

Il bredouillait. Jamais auparavant il n'avait bredouillé.

– T... toutes ses langues... comme elles nous ch...erchent...

Il aurait dû bondir du fauteuil, voler au secours de Luce, la soutenir, faire quelque chose. Au lieu de cela, il prêchi-prêchait et restait avachi. Le siège était devenu sa prothèse, la coquille sans laquelle il se serait répandu sur le sol, comme une morve.

Un sifflement suraigu balaya le silence. Descendant de la nuée, Noé vit au loin, sur l'autre rive, une trombe qui cette fois s'ancrait solidement au sol. La pénombre augmentait mais, sous l'effet de l'adrénaline, sa vision restait parfaite. La trombe montait à l'assaut d'un bois de peuplier. Les branches étaient projetées dans l'air et retombaient brisées dans les prairies voisines. Ce fut ensuite le tour d'une grande pièce d'escourgeon. Ratiboisée, en quelques secondes. La planète s'automutilait, gerbes et mottes arrachées sans ménagement, pulvérisées, emportées dans les airs, inexorablement sucées par le nuage parano.

Le tourbillon obliqua vers le fleuve.

– Même pas de suite dans les idées, pensa crânement Noé.

Le changement de direction n'avait rien d'une saute d'humeur car la nouvelle trajectoire s'alignait parfaitement sur une route qui s'enfuyait. La forcenée avait bien vu.

Elle choisissait de rejoindre l'asphalte, parce que l'asphalte, c'est la bagnole et que la bagnole, c'est l'homme... Là-bas, dans la descente, une voiture était en perdition. A cause du relief, Noé la perdit des yeux quand elle atteignit le bas du champ d'escourgeon. S'arrêter ou poursuivre, tel devait être l'impossible dilemme qui torturait l'esprit du conducteur. Il y eut un jaillissement d'éclairs et d'étincelles. L'instant d'après, une épaisse fumée s'élevait du repli de terrain et les faisceaux divergents de deux phares allaient se perdre dans la nue.

Par l'entrebâillement de la porte, Luce n'avait rien raté de l'épisode. Ses yeux hurlaient qu'on vienne à son secours.

La route rejoignait un méandre de l'Escaut qu'elle longeait pendant quelque cent mètres. La tueuse se servit de cette convergence comme d'un aiguillage. Après avoir sauté la rive, elle se mit à glisser vers l'aval. L'absence d'obstacle lui faisait prendre de la vitesse. A sa base, l'eau de la rivière se vaporisait instantanément dans un bruit répugnant de succion tandis que, devant elle, un raz-de-marée escaladait les berges.

Noé pensait tout haut :

- L'automobiliste, c'était de la gnoignote. C'est nous qu'elle cherche. Le rafiot va se prendre la raclée du siècle. Tiendra jamais le coup.

Un gémissement, le bruit flasque d'un corps qui s'effondre. Luce vient de s'évanouir. Lui reste cloué dans sa bulle de stress, incapable même d'un regard secourable...

Les câbles du portique se mettent à sonner comme si la station de ballastage était l'arche d'une énorme harpe éolienne dont Requiem constituerait l'infortuné résonateur. Une note suraiguë vrille la coque d'acier. Tout se met à tressaillir, à trépider, à cliqueter. Chaque instrument, chaque ustensile entre en transe, il est jeté au sol où, secoué de spasmes, il continue le sabbat frénétique. Une à une les ampoules implosent. Poussée par une main démoniaque, la porte se reclaque. Autour de Noé, toutes les vitres volent en éclats. De l'eau, du verre, partout. Partout, l'odeur répugnante du souffle cyclopéen, comme l'haleine du péché.

Noé s'écroule.

Le silence.

Un silence comme au premier jour.

Un silence à vous aspirer les tympans hors de la tête.

Rien. Sans prévenir, plus rien que la marquise dévastée, le fauteuil et le corps de Noé moitié assis moitié ballant.

Lentement, il se redresse.

La porte. L'escalier. La rampe. La main agrippée. Le bras et, tout en bas, au bout du bras, le corps d'enfant-femme, comme une poupée disloquée.

– Luce, lève-toi. C'est moi, Noé. Reviens, Luce. C'est fini, tout va bien.

Il a repoussé du pied la soupe de feuilles et de branchages mêlée de débris de plastique, d'éclats de verre et de fragments d'objets qui recouvre les marches. Une main passée sous sa nuque, il tente de l'installer dans une position à peu près convenable et ramène les pans de la chemise sur le sexe roux qu'elle expose impudiquement. Lui d'ordinaire si peu attentionné, si peu patient, entreprend de l'ausculter avec une infinie douceur. Ni la position des jambes, ni celle des bras et des poignets, ni même celle des doigts ne signalent de traumatisme. Apparemment, pas de fracture ni d'entorse.

– Plus de peur que de mal. Elle est tombée dans les pommes et maintenant elle pionce pour se refaire, voilà tout.

Il sourit doucement. Cette hypothèse le rassure. Il s'agenouille, la soulève et l'emporte vers le logement. La tête de Luce roule contre sa poitrine. Il la serre contre lui. Il noie son visage dans les mèches agglutinées. C'est alors qu'il perçoit une voix minuscule.

– Ne nous laisse...

C'est à peine si elle articule. Il y a dans ces trois mots quelque chose qui lui retourne les tripes. Noé embrasse son front de petite fille :

– C'est fini, Luluce. C'est tout, maintenant.

La nuit fut longue. Parfois Luce gémissait. Au-delà du hublot, l'Escaut coulait indifférent.

Des vagues hallucinogènes déferlaient dans l'esprit de Noé. Entre lucidité et déraison, il revivait chaque seconde du cauchemar. La planète, grand corps intoxiqué, avait été emportée par un délire de plus. Comme une bête affolée, elle était venue jusqu'à renifler leur présence et, dans son inconscience aveugle, les avait épargnés. Noé pensa qu'entre elle et eux c'était peut-être le début d'une histoire. L'aube jetait les premiers grains de lumière pâle. Il s'endormit.

Quand il se réveilla, la lueur dans le logement était insoutenable.

Noé sursauta.

– Luce, t'es où ?

Il s'assit. Lentement sa pensée refaisait le chemin à l'envers : la nuit, le huis clos de la timonerie, l'escalier, le grand bordel de merdier... Il se frotta le cuir chevelu.

– Luce, réponds-moi nom de dieu, t'es où ?

Elle n'était pas dans la cabine, pas dans la timonerie non plus. Il la trouva, assise, pieds dans le vide, sur le rebord des fargues. Elle balançait le buste compulsivement, comme une enfant boudeuse.

– Luce, t'es là. Tu m'as foutu une de ces trouilles...

Elle ne semblait pas entendre. Elle regardait sans voir et continuait de se balancer comme s'il n'y avait rien de mieux à faire.

– Faut rentrer. Tu vas attraper la crève.

Elle ne portait toujours que la chemise de Noé et c'était vrai qu'elle frissonnait. Il y avait dans son obstination comme une rage qu'il perçut.

Il s'assit à côté d'elle. Alors, Luce leva la tête et lui fit face sans sourciller. Des mèches de cheveux tournicotées encadraient son visage scarifié. Deux barres hideuses ravinaient son front et, dans ses pupilles noires naissaient des fumerolles grises et vertes.

– Pourquoi nous laisses-tu ?

– Je vous laisse ?

Un éclair rouge traversa le ciel de ses yeux.

– Oui, tu nous laisses. Tu peux comprendre ça ?

Il fit mine de protester.

– Luce...

Elle n'écoutait plus.

– On a besoin de toi, t'entraves même pas qu'on t'appelle.

– ...

– T'es comme les autres : chacun sa merde et puis basta.

– ...

Du menton, elle désigna la plaine ravagée.

– Elle, ça fait un bail qu'elle n'a plus besoin de personne...

Noé ne trouvait rien à dire.

Elle se leva.

– C'est trop facile de faire des phrases...

Pour contacter l'auteur : daniel.barbez@scarlet.be